

Le gentilhomme allemand et les voleurs d'âme : « Loutiquenne » et les « (de) Quéclin » dans l'univers ferronien

Richard Patry

Volume 26, Number 1 (76), Fall 2000

L'immonde

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/201523ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/201523ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Patry, R. (2000). Le gentilhomme allemand et les voleurs d'âme : « Loutiquenne » et les « (de) Quéclin » dans l'univers ferronien. *Voix et Images*, 26(1), 145–165. <https://doi.org/10.7202/201523ar>

Article abstract

This study deals with foreign words that have been francised — adapted into French — in the work of Jacques Ferron. We begin by presenting hypotheses on the most significant values of these terms when they represent francised versions of words from the Anglo-Saxon lexicon. The most important part of our analysis then focuses on an exploration of the specific form adopted by these values when the francised terms involve words of non-Anglo-Saxon origin. This demonstration is based on occurrences of two terms which are studied in depth: "Loutiquenne" [Lutiken] and "de Quéclin" [Koechlin].

Le gentilhomme allemand et les voleurs d'âme : « Loutiquenne » et les « (de) Quéclin » dans l'univers ferronien

Richard Patry, Université de Montréal

Cette étude porte sur les termes étrangers francisés dans l'œuvre de Jacques Ferron. Nous présentons d'abord des hypothèses concernant les principales valeurs de ces termes lorsqu'ils représentent la francisation de mots appartenant au lexique anglo-saxon. Nous consacrons ensuite l'essentiel de notre analyse à une exploration de la forme particulière que prennent ces valeurs dans le cas où ces termes francisés impliquent des vocables d'une origine autre qu'anglo-saxonne. Cette démonstration principale prend appui sur les occurrences de deux vocables dont nous faisons un examen approfondi : «Loutiquenne» [Lutiken] et les «de Quéclin» [Koechlin].

Or les gens qui ont un train à prendre sont idiots ; les dieux ne leur parlent pas.

Ceux qui se laissent mûrir comme une baie, ceux qui se laissent vivre me plaisent.

*Laisse courir ta plume*¹...

La prose narrative de Jacques Ferron séduit presque tout autant par ce qu'elle raconte que par la manière qu'elle a de raconter ; intrigue et mise en forme langagière sont les deux indispensables hémisphères qui concourent à «l'intelligence» du récit. Que serait, par exemple, le conte «Servitude²», histoire saisissante qui glace le sang et tient presque de

-
1. Jacques Ferron, *Laisse courir ta plume... Lettres à ses sœurs. 1933-1945*, édition préparée par Marcel Olscamp, Montréal, Lanctôt éditeur, 1998, p. 84.
 2. Les contes de Jacques Ferron ont connu trois éditions principales ainsi que des rééditions depuis leur première publication par Hurtubise HMH, collection «L'arbre», en 1968 (réédités en 1976 et 1985). La seconde édition fut celle de la Bibliothèque québécoise (BQ), collection «Littérature» en 1993 (réédition en 1997). Enfin, la dernière est une édition critique de Jean-Marcel Paquette, parue en 1998, dans la collection «Bibliothèque du Nouveau Monde» des Presses de l'Université de Montréal. Il est à noter que

l'horreur, s'il était dépourvu de sa forme langagière, entre autres caractérisée par un dépouillement et une concision extrêmes, sinon que la banale histoire d'un cultivateur impécunieux obligé de donner sa fille à un usurier envers lequel il a contracté des dettes qu'il ne peut rembourser. De la même façon, le conte «La vache morte du canyon» ne pourrait atteindre la profondeur du douloureux abîme de dépossession où il plonge le lecteur sans le ton badin, nonchalant, presque ingénu sur lequel il est raconté³.

Les traits de langage abondent dans l'œuvre de Ferron et au nombre de ceux-ci se trouve particulièrement une stratégie d'appropriation du lexique étranger, tant dans ses écrits narratifs que polémiques, tant dans son théâtre que dans ses relations épistolaires publiées.

Dans l'œuvre de Ferron, il y a donc des «gagnestères» [gangsters], du «ouiski» [whisky] et un «Tchiffe» [chief]. On y voyage au «Farouest» [Far West], en «Bici» [British Columbia], et à «Olivoude» [Hollywood]. On y rencontre des «Angliches» [English], «John Dé Groube» [John D. Grube] et «Maréchal Maclhouane» [Marshall McLuhan]. On s'y exprime également de façon énergique, en jugeant que certaines idées sont «ouenderfoules!» [wonderful!]. À certains faits qui se montrent contrariants, on oppose un «néveurmagne!» [never mind!] retentissant, et quand on veut se faire menaçant, on s'exclame «ouatchâte!» [watch out!]. Enfin, on se pose également des questions. Lorsque l'on ne sait pas de qui il s'agit, on dit «hou?» [who?], et de certaines personnes que l'on cherche, on se demande «ouè-redéare?» [where they are?].

Une étude approfondie de la fréquence et de la distribution de ces formes a été réalisée en 1998, et a permis d'établir que l'œuvre publiée de Jacques Ferron comprenait 76 vocables et 348 occurrences⁴ de lexiques étrangers dont la graphie est francisée⁵. Le résultat de cette étude le plus pertinent en fonction de la question ici discutée concerne la proportion de termes francisés dont l'origine est anglo-saxonne : 71 vocables sur 76, soit une proportion de 93,42%.

Sur la base de ce résultat, nous présentons d'abord les hypothèses que nous formulons concernant les principales valeurs (énonciatives et

les citations de la présente étude concernant cette œuvre renvoient à l'édition de la Bibliothèque québécoise de 1993, qui est actuellement la plus accessible et la plus diffusée. Dans celle-ci, le conte «Servitude» se trouve aux pages 20 à 22 et «La vache morte du canyon» aux pages 101 à 135.

3. Pour des analyses détaillées de ce conte, voir principalement Jean-Pierre Boucher, *Les contes de Jacques Ferron*, Montréal, Les Éditions de l'Aurore, coll. «L'Amélanchier: essai», 1974, p. 91-100.
4. Selon les conventions terminologiques en vigueur dans le domaine de la lexicométrie, le terme «occurrence» renvoie au nombre total de mots relevés dans l'œuvre de l'auteur, alors que «vocabulaire» indique le nombre de mots différents au sein de cet ensemble.
5. Richard Patry, «Stratégie d'appropriation du lexique étranger dans l'œuvre de Jacques Ferron: l'intrus mis à la marge», Yves Duhoux (dir.), *Langue et langues. Hommage à Albert Maniet*, Louvain-la-Neuve, Peeters, 1998, p. 197-223.

esthétiques) de ces termes lorsqu'ils représentent la francisation de mots appartenant au vocabulaire anglo-saxon. Ensuite, l'essentiel du reste de cette étude est consacré à une exploration de la nature de ces valeurs, dans le cas où ces termes francisés ont pour point de départ des vocables d'une origine autre qu'anglo-saxonne. Cette démonstration principale prend appui sur les occurrences de deux vocables dont nous faisons un examen approfondi : «Loutiquenne» [Lutiken] et les «de Quéclin» [Koechlin].

La francisation des termes d'origine anglo-saxonne

Quelle différence cela fait-il concernant le contenu énonciatif global transmis au lecteur que de lire «bandits» ou «truands», «gangsters» ou «gagnestères» dans un texte rédigé en français par un écrivain québécois? Nous tenterons d'y répondre en examinant les principales caractéristiques des termes ferroniens qui francisent des vocables d'origine anglo-saxonne.

À son niveau le plus fondamental, ce processus de francisation consiste en l'expression simultanée d'un double mouvement d'*appropriation* et de *mise à distance*. En effet, le fait d'utiliser, par exemple, la forme «gagnestères» pour dire [gangsters] signale une volonté de l'auteur de rapprocher la graphie de ce terme anglais de celle du français, et donc de l'apparenter aux allures formelles de la famille lexicale francophone. Ce geste constitue une forme manifeste d'appropriation. Cependant, faute d'un ancrage effectif dans l'usage de la communauté — dont l'auteur est d'ailleurs fort conscient —, cette modification se limite à un exercice de travestissement rédactionnel et ne peut déboucher sur une véritable intégration. L'appropriation ne francise pas le terme. En fait, le maquillage de surface que constitue cette manipulation de la graphie signale encore plus l'étrangeté du mot aux yeux du lecteur que le terme anglais lui-même. Cet air de famille que lui confère une rapide francisation de surface n'est en fait qu'un masque de carnaval, tantôt rieur ou grimaçant, qui le situe dans un espace interlangagier vide et dépourvu d'historicité. Les termes francisés de Jacques Ferron ont, en effet, pour caractéristique première de n'appartenir à aucune langue et de constituer un gommage ponctuel, un face-à-face curieux et équivoque de l'anglais et du français à l'intérieur d'un même mot.

Le résultat de l'étude de 1998, mentionné précédemment, selon lequel il y aurait une très forte proportion de formes francisées du vocabulaire anglo-saxon dans le corpus ferronien souligne un résultat tout à fait prévisible. Tant en raison du passé colonial du Québec que de son histoire récente et de la place qu'il occupe actuellement au sein de la Fédération canadienne, la langue de «l'autre», des Québécois, celle avec laquelle le français est ici en rapport de compétition-séduction, est et

demeure, d'abord et avant tout, l'anglais. Ainsi, aller à «Olivoude» [Hollywood] représente un déplacement qui a pour avant-scène une actualisation instantanée de ce contentieux historique et colonial⁶ qui évoque le rapport de la collectivité québécoise à la langue anglaise avant que de désigner une ville des États-Unis. Il s'agit d'une forme de mise en discours qui représente d'abord la désignation métalinguistique de l'autre langue, et ensuite la dénomination d'un quelconque segment de réalité, une forme de création rédactionnelle à caractère foncièrement *identitaire* où prédomine la voix de la collectivité.

Enfin, comme dernière caractéristique principale, ces termes francisés comportent toujours l'expression d'une composante axiologique. Ces mots ne font pas que nommer au travers la fusion intralexicale de l'anglais et du français, mais ils posent également un jugement sur ce qui est nommé. L'expression de cette forme de jugement de la part de l'auteur est complexe, et n'est accessible au lecteur que par l'intermédiaire de la synthèse de trois sources d'informations principales.

Tout d'abord, la catégorie grammaticale du terme semble déterminer, dans une certaine mesure, la saillance ou l'importance de ce jugement de valeur. Un examen détaillé du corpus de termes francisés contenu dans l'œuvre de Ferron semble indiquer que les noms communs sont caractérisés par une forme de jugement de valeur assez atténuée ou floue, alors que ce jugement est, de façon générale, beaucoup plus affirmé et explicite lorsqu'il s'agit de noms propres (noms de lieux, de corporations, de marques commerciales), cette expression étant maximale lorsqu'il s'agit de noms de personnes⁷.

Ensuite, la forme graphique de chaque terme, considérée pour elle-même, a également son importance. Le processus de francisation ici considéré ne se limite pas à un exercice de dénomination *bilangagier*. Il comporte aussi une facette proprement littéraire, surtout tangible dans la dimension ludique ou poétique qu'il met en jeu. Ainsi, le résultat concret d'un acte de francisation peut suggérer des analogies avec certains mots existant en français ou induire des connotations comme l'ironie, la moquerie, le ridicule. Par exemple, «Nouillorque» pour [New York] ne peut manquer d'évoquer «la nouille» pour un locuteur francophone, et

6. Cette actualisation du contentieux québécois avec «l'anglais» est justement possible en raison de la disponibilité de cette conjoncture langagière originale initiée par Ferron, qui n'a pas de véritable existence comme code de communication et qui n'est donc pas lestée de son propre fardeau historique.

7. Pour un index complet des noms de lieux et de personnes dans l'œuvre de Jacques Ferron, voir Luc Gauvreau, *Noms et encyclopédie dans l'œuvre de Jacques Ferron. Suivi d'un index onomastique général*, Tomes 1 et 2, Montréal, Mémoire de maîtrise du Département d'études françaises de l'Université de Montréal, 1994. Cet index peut également être consulté sur le site Internet réalisé par Luc Gauvreau et consacré à Jacques Ferron. L'adresse de ce site est <http://www.ecrivain.net/ferron/>.

«Pirsonne» pour [(Lester B.) Pearson] évoque le terme «personne», faisant référence à l'absence ou l'inexistence, choix qui n'est certes pas neutre au plan axiologique.

Finalement, le contexte énonciatif dans lequel se situe un terme francisé est également indispensable au lecteur pour saisir ce qui est exprimé par l'auteur au plan axiologique. En effet, ni la catégorie grammaticale du terme, ni sa forme propre de francisation ne sont suffisantes, et les prédictions qui sont rattachées au référent, les propriétés qui lui sont conférées jouent également un rôle déterminant dans le balisage de ce parcours interprétatif.

Selon la valeur spécifique que peut prendre chacune de ces trois variables, leur assemblage peut donner lieu à l'actualisation effective d'un nombre de cas de figures aussi nombreux que variés. Il n'est donc pas question, dans la présente caractérisation, d'adopter une approche réductrice, mais plutôt d'identifier ce qui nous semble être les principaux ressorts qui déterminent la mécanique de base d'un processus ouvert et créateur, opération dont les éléments les plus importants sont présentés dans la figure 1.

Figure 1
Principales composantes du processus
de francisation du lexique étranger

Forme d'expression à caractère identitaire
(voix de la collectivité)

appropriation		mise à distance
	double mouvement simultané	
terme francisé «gagnestères»	désignation métalinguistique langue de «l'autre» = anglais	désignation référentielle (référent)

dimension axiologique

- | | |
|---|-----------------------|
| 1. catégorie grammaticale
nom commun (+) | nom de personne (+++) |
| 2. forme graphique spécifique du terme
(dimension ludique ou poétique) | |
| 3. contexte énonciatif environnant
(propriétés attribuées au référent) | |

Le contenu de la figure 1 constitue une description du fonctionnement global du processus d'appropriation dans le cas où les termes francisés sont d'origine anglo-saxonne. Mais qu'en est-il lorsqu'ils sont d'une autre origine? C'est sur cette question que nous allons nous pencher maintenant.

La francisation des termes d'origines autres qu'anglo-saxonne

Les termes francisés d'origines autres qu'anglo-saxonne sont peu nombreux dans le corpus ferronien et ne comptent que pour 5 vocables et 18 occurrences, distribution qui est présentée dans le tableau 1.

Tableau 1
Lexique étranger francisé d'origines autres qu'anglo-saxonne

VOCABLES	NOMS FRANCISÉS	ORIGINE	OCCURRENCES
Démosthène	(le) démon Stène	grecque	2
Elseneur/Helsingør	Elséneur	danoise	2
Koechlin	(de) Quéclin	germanique	7
Lutiken	Loutiquenne	germanique	6
(le docteur) Schweitzer	(le docteur) Shouadzeur	germanique	1
5			18

Ces effectifs, peu impressionnants par le nombre, présentent cependant un grand intérêt pour l'étude du processus d'appropriation, ne serait-ce que par le simple fait de leur existence. En effet, pourquoi s'approprier des termes qui ne sont pas d'origine anglo-saxonne, de la seule langue avec laquelle le Québec francophone entretienne une véritable relation d'altérité⁸? En réponse à cette question, nous faisons d'emblée deux hypothèses que nous allons, par la suite, approfondir et expliciter.

D'abord, lorsque les termes francisés ne sont pas d'origine anglo-saxonne, il n'y a pas de processus de médiatisation métalinguistique et la voix qui prédomine n'est pas collective, mais individuelle, en l'occurrence, celle de l'auteur (ou du narrateur). Le terme ne renvoie donc pas d'abord à l'autre langue, mais directement au référent désigné puisqu'aucun contentieux collectif n'y est mis en jeu à l'avant-scène. On voit en effet assez mal ce que le Québec francophone contemporain pourrait avoir à découdre au plan identitaire avec l'Allemagne, le Danemark ou la Grèce Antique. Ensuite, l'aspect axiologique est prédominant, et il s'agit de l'expression directe d'un jugement de la part de l'auteur concernant le référent désigné par le terme. L'expression de ce jugement serait la motivation principale de l'utilisation d'une forme francisée dans ce contexte. À

8. Par la notion d'altérité, nous faisons ici référence au contenu de travaux récents qui présentent le rapport à autrui comme fondateur et constitutif de l'individualité des sujets, et qui explorent les conséquences de cette position, entre autres, concernant l'utilisation du langage. Voir entre autres, Emmanuel Lévinas, *Hors sujet*, Saint-Clément-la-Rivière (France), Fata Morgana, 1987; Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. «L'ordre philosophique», 1990 et Tzvetan Todorov, *Mikhaïl Bakhtine, Le principe dialogique* suivi de *Écrits du Cercle Bakhtine*, Paris, Seuil, coll. «Poétique», 1981.

cet effet, il n'est pas surprenant d'observer que les cinq vocables d'origines autres qu'anglo-saxonne soient tous des noms de personnes, catégorie pour laquelle la saillance de cette valeur axiologique est maximale. Notons enfin que, concernant l'accessibilité du jugement de valeur exprimé, les occurrences non anglo-saxonnes sont sujettes aux mêmes conditions que celles présentées dans la figure 1.

En ce qui concerne maintenant la distribution présentée au tableau 1, il faut d'abord noter que trois des cinq vocables ne présentent pas un nombre suffisant d'occurrences ou un contexte énonciatif assez explicite pour que l'on soit en mesure d'en faire une analyse raisonnablement fondée. Tout d'abord, le terme « démon Stène » [Démosthène] ne compte que deux occurrences qui se trouvent dans le récit « Monsieur! Ah Monsieur! », publié en appendice à *La conférence inachevée*⁹ et prenant pour toile de fond une partie du conte « Cadieu¹⁰ ». Ce récit met en scène le personnage principal, Cadieu, qui rencontre l'écrivain québécois Pierre Baillargeon¹¹, dans un bar mal famé du centre-ville de Montréal. Les occurrences du « démon Stène » [Démosthène] y sont accessoires et ponctuelles et n'entretiennent aucun lien essentiel avec le contenu du récit.

— Ma dignité, c'est probable, Monsieur. Je l'ai apprise d'un Français de France qui tenait académie dans une taverne de Val-d'Or. Quand il était saoul, il se faisait appeler le duc d'Orléans. On ne lui connaissait pas d'ailleurs d'autre nom. Peut-être l'avez-vous rencontré?... Non, comment se peut-il, Monsieur, vous qui êtes un Monsieur? En tout cas, il a été mon maître. Il employait la méthode du démon Stène, mais sans les cailloux. Dix grosses bières faisaient aussi bien, prétendait-il. Qu'en pensez-vous, Monsieur? Trouvez-vous que je parle correctement¹²?

— Monsieur, je vous en prie, prenons-en encore une autre à la santé de l'inestimable Société royale.

Pierre Baillargeon, la barbe bleue, le crâne rose, trinqua avec Cadieu :

— Baron, baron, à la gloire, à la plus grande gloire du Baccardi.

— Au *démon Stène*, cria Cadieu¹³.

De leur côté, les deux occurrences du vocable « Elseneur » [Elseneur /Helsingør] se trouvent dans la correspondance avec John Grube¹⁴, et,

9. Jacques Ferron, *La conférence inachevée. Le pas de Gamelin et autres récits*, édition préparée par Pierre Cantin, Marie Ferron et Paul Lewis, Montréal, VLB éditeur, 1987, p. 161-173.

10. Jacques Ferron, *Contes*, Lasalle (Québec), Hurtubise HMH, coll. «L'Arbre», 1985, p. 23-33.

11. Pierre Baillargeon (1916-1967) est un écrivain québécois dont Jacques Ferron a fait la connaissance durant ses années d'étude au collège Jean-de-Brébeuf. Les deux hommes ont par la suite conservé une relation suivie.

12. Jacques Ferron, «Monsieur! Ah Monsieur!», *La conférence inachevée*, op. cit., p. 170.

13. *Ibid.*, p. 172.

14. Jacques Ferron, *Une amitié bien particulière. Lettres de Jacques Ferron à John Grube suivi d'Octobre en question* de Georges Langlois, Montréal, Boréal, 1990.

encore là, elles sont l'objet de mentions accessoires sans relation directe avec le propos des lettres. De plus, la référence shakespearienne à *Hamlet*, lorsque l'on tient compte de la très grande admiration de Ferron pour cet auteur, nous ramène (in)directement à l'alter ego anglo-saxon du Québec français.

[...] et qui représente un bateau polonais — le bateau de Fortinbras, cela va de soi, puisque la douane d'*Elséneur* [*sic*] a été déplacée et se trouve dorénavant on Cedar Street¹⁵.

Le fou est le vieil Hamlet et non le jeune. En dessous, s'il y a un pragmatisme, c'est le suivant. Après la tragédie, l'Angleterre, nation maritime, n'aura plus à payer l'odieuse douane d'*Elséneur*, Fortinbras, prince de l'intérieur des terres, n'est pas un rival¹⁶...

Enfin, la seule occurrence de «(docteur) Shouadzeur» [(docteur) Schweitzer] apparaît à titre d'exemple dans une lettre adressée au journal *La Presse*. De l'emploi qu'en fait l'auteur, on sent bien une certaine ironie face au personnage, et surtout une réprobation certaine face à la récupération idéologique qui a été faite de son œuvre.

Si les Chinois nous envoyaient des moines en robe jaune et des nonnes en pantalon vert pour enchinoiser nos misérables sous prétexte de les secourir, j'ai l'impression qu'ils ne feraient pas vieux os au Canada. Pourraient-ils même y entrer? Pourtant nous avons trouvé épouvantable que nos jésuites et jésuitesses soient chassés de Chine. Une telle mentalité est odieuse. Nos plus purs modèles en sont corrompus. Charles de Foucauld¹⁷ servait d'indicateur à l'Armée française. Qu'on ne vienne pas me dire qu'il est mort martyr! Aujourd'hui on râle devant *le docteur Shouadzeur*¹⁸ qui redonne bonne conscience à l'Europe colonialiste. Quand on vendait les Nègres comme du bétail, personne ne s'en offensait¹⁹...

Restent enfin les vocables «Loutiquenne» [Lutiken] et «(de) Quéclin» [Koechlin] qui présentent respectivement un contexte énonciatif et un contenu axiologique infiniment plus riches que les trois précédents. C'est sur l'analyse de ces deux vocables que nous allons maintenant nous pencher.

15. John Grube, *Une amitié bien particulière. Lettres de Jacques Ferron à John Grube*, *op.cit.*, p. 120.

16. *Ibid.*, p. 121.

17. Le vicomte Charles-Eugène de Foucauld (1858-1916) fit plusieurs expéditions au Moyen-Orient comme officier de l'Armée française. Plus tard, il devint prêtre, s'installa dans cette région et vécut comme ermite dans le désert du Sahara où il est mort assassiné par des Senoussis. Un procès de béatification le concernant est instruit depuis 1926.

18. Théologien, musicien et médecin missionnaire français, Albert Schweitzer (1875-1965) s'est surtout distingué par la fondation d'un hôpital au Gabon, auquel il a consacré la plus grande part de sa vie active. Il a reçu le prix Nobel de la paix en 1952.

19. *Les lettres aux journaux*, édition préparée par Pierre Cantin, Marie Ferron et Paul Lewis, Montréal, VLB éditeur, 1985, p. 181.

Le gentilhomme allemand : le lieutenant Lutiken

Sur un mode narratif complexe, comprenant plusieurs ruptures, reprises et mises en abyme, les trois textes inédits du *Pas de Gamelin*, publiés dans le collectif dirigé par Ginette Michaud, avec la collaboration de Patrick Poirier²⁰ («Maski», «Turcot, fils d'Homère» et «La berline et les trois grimoires»), donnent progressivement les termes d'une expédition de Grande-Ligne à Montréal, expédition qui s'est soldée par l'évasion d'un prisonnier de guerre allemand.

Nous sommes en 1945. Jacques Ferron s'est joint aux Forces armées canadiennes. Il a déjà séjourné en Colombie-Britannique, à Borden (en Ontario) et il se trouve maintenant à Grande-Ligne²¹; médecin dans un camp militaire où sont gardés des prisonniers allemands: trois colonels, un général et des soldats. En tout, plus de quatre cents prisonniers qui cultivent la terre et qui exécutent les travaux ordinaires de la ferme. L'organisation de cet endroit est originale: le général et les trois colonels allemands gèrent le gouvernement du camp et font rapport aux responsables canadiens chargés de l'encadrement de leur détention. En contrepartie, concernant le régime alimentaire, les geôliers gardent le filet mignon et les prisonniers allemands ont le reste de la carcasse du bœuf²².

Le personnage qui nous intéresse particulièrement ici est l'un des prisonniers allemands: le lieutenant Lutiken. Celui-ci est, selon les termes répétés de l'auteur, «un condensé du XVIII^e siècle en une journée», ayant, entre autres caractéristiques, la politesse, les bonnes manières, et une maîtrise parfaite du français; connaissance qu'il met d'ailleurs au service de ses congénères germanophones pour qui il a accepté de faire un compte rendu quotidien du journal *La Presse*, de même qu'un résumé synthèse hebdomadaire. Le lieutenant Lutiken, membre des Forces de l'air de l'armée allemande, aurait vu son avion abattu au-dessus de l'Angleterre au début de la guerre. Il aurait été fait prisonnier et aurait été transféré dans plusieurs centres de détention militaires en Europe, avant de venir terminer son périple à Grande-Ligne au Canada.

-
20. Ginette Michaud (dir.), avec la collaboration de Patrick Poirier, *L'autre Ferron*, Montréal, Fides/CETUQ, coll. «Nouvelles études québécoises», 1995. Les trois textes considérés dans ce développement se trouvent aux pages suivantes: «Maski» (p. 277-293), «Turcot, fils d'Homère» (p. 295-304) et «La berline et les trois grimoires» (p. 305-312). Désormais, les références à ces ouvrages seront indiquées par les sigles *M*, *TH* ou *BG*, suivis du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.
 21. Le camp de Grande-Ligne se trouvait au Québec, environ à 40 kilomètres de Montréal, sur les hauteurs de Saint-Blaise, entre Saint-Jean-sur-le-Richelieu et Napierville.
 22. Cette façon très particulière d'établir le rapport de force entre geôliers et détenus a grandement influencé la réflexion de Jacques Ferron sur les fondements sociaux des conditions d'enfermement. Des bribes de cette réflexion se trouvent exprimées à plusieurs endroits dans son œuvre et de façon particulièrement synthétique dans Jacques Ferron, «Le forgeron et le goglu», *Escarmouches. La longue passe, tome 1*, Montréal, Leméac, 1975, p. 308-311.

Comme nous l'avons mentionné auparavant, nous sommes en 1945. La paix s'annonce. Le médecin Jacques Ferron a diagnostiqué un polype dans le nez du lieutenant Lutiken, problème de santé bénin qui requiert cependant une consultation au Queen Mary's Hospital²³. Cette visite médicale est en fait un prétexte qui permettra au lieutenant de visiter Montréal avant d'être rapatrié dans son pays d'origine.

Le lieutenant Lutiken quitta donc Grande-Ligne dans la voiture du gros Jack, responsable canadien du camp de détention, et escorté par le major Thurp, son homme de confiance, un matin où commençait une tempête de neige qui ne cessa par la suite de gagner en intensité. La voiture et ses passagers disparurent dans la tempête et ne se rendirent pas à la destination prévue.

C'est ce récit qui constitue la substance narrative majeure de ces trois textes. Une histoire somme toute assez simple et banale : une fugue de quelques jours pour un prisonnier allemand avant d'être rapatrié dans son pays à la fin de la guerre. Ce qui est, cependant, loin d'être banal, c'est la façon dont cette histoire est racontée : de biais, de façon allusive, à travers une prose hachurée, décousue et complexe²⁴.

Le fait principal raconté dans ces trois textes ne relève pas du domaine de la fiction. Au contraire, il est intimement lié à l'expérience personnelle de Jacques Ferron. La mémoire y occupe d'ailleurs une place centrale, et l'auteur y fait directement référence à Butler, Bergson et Proust²⁵.

-
23. Il s'agit fort probablement ici du Centre hospitalier Côte-des-Neiges (sis sur le boulevard Queen Mary), récemment rebaptisé Institut universitaire de gériatrie de Montréal lors de son intégration au CHUM de Montréal. Avant sa reconversion et son intégration récente, cet établissement fut longtemps un hôpital militaire.
24. Dire le discours de la folie est une entreprise ardue et jalonnée des plus grands périls. Jacques Ferron en a fait la terrible expérience dans la rédaction du *Pas de Gamelin* et de ses nombreuses réécritures, auxquelles l'auteur a consacré plus de dix ans de sa vie, sans jamais véritablement parvenir à son but. À ce titre, les textes constituant *Le pas de Gamelin* sont d'une analyse très exigeante. Nous ne pourrions ici leur rendre vraiment justice qu'au risque de perdre de vue notre objet d'étude principal et de répéter inutilement des faits, autrement connus et bien documentés dans d'excellentes études. Nous nous sommes donc limités, dans le présent développement, à souligner les caractéristiques de ces textes les plus directement reliées à notre problématique principale. Pour une étude plus détaillée de l'œuvre que constitue *Le pas de Gamelin*, même, et peut-être surtout, dans son inachèvement, voir Patrick Poirier, «Vers une poétique du désastre» dans Ginette Michaud, avec la collaboration de Patrick Poirier, *L'autre Ferron, op. cit.*, p. 221-263 ; Ginette Michaud, «De Varsovie à Grande-Ligne : l'œuvre in extremis», *Littératures*, n^{os} 9-10, p. 81-112 et Christiane Kègle, «D'une position idéologique à une solution éthique : la traversée des discours sur la folie dans l'œuvre de Jacques Ferron», *Littératures*, 1992, n^{os} 9-10, p. 55-80.
25. Dans «La berline et les trois grimoires», p. 306. Samuel Butler (1835-1902) est l'écrivain britannique, auteur du roman *Erewhon*, paru en 1872, que Ferron affectionnait particulièrement et où il est question des souvenirs d'enfance du narrateur. Henri Bergson a consacré plusieurs ouvrages à la mémoire (entre autres *Matière et mémoire*, paru en 1896). Enfin, Marcel Proust s'impose au domaine mnésique, par le contenu autant que par le titre de son œuvre : *À la recherche du temps perdu*.

D'ailleurs, chacun de ces trois textes a pour point d'ancrage une mémoire autre que celle des événements entourant le périple du lieutenant Lutiken. Le texte «Maski» offre l'aparté le plus élaboré, et débute par un développement à caractère généalogique qui raconte principalement la double mauvaise expérience du père de Jacques Ferron dans l'embouteillage des eaux gazeuses. Tout d'abord, la Maski. Trop effervescente, trop salée et qui ne subsistera que quelques mois sur le marché. Ensuite, la Saint-Justin. Fade, sans goût suffisamment caractérisé et pour laquelle le notaire Ferron fera une mise en marché mieux organisée et plus agressive, mais sans plus de succès. L'entrée en matière des deux autres textes est plus brève. «Turcot, fils d'Homère» renvoie au travail de Jacques Ferron au Mont-Providence²⁶ (Mont-Thabor). Enfin, «La berline et les trois grimoires» évoque son passage à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu²⁷, que l'on retrouvera lorsqu'il sera question de l'histoire de Céline et des «(de) Quéclin».

Ces trois textes constituent donc un segment autobiographique dont les faits et les personnages sont mis en scène dans un cadre rédactionnel qui se situe à mi-chemin entre le discours narratif et le discours polémique. Ce qui caractérise ce cadre rédactionnel au premier chef n'est cependant pas cette hésitation typologique, somme toute assez commune aux textes ferroniens, mais bien l'éclatement de l'instance narrative dont le «je», représentant l'auteur, dialogue ou se voit substitué à trois autres instances : Maski, Salvarsan et Gregoriou Georgiou.

Cette polyphonie de voix narratives qui dialoguent entre elles et se répondent au fil de la progression des textes donne un ensemble très complexe auquel il est impossible de rendre justice dans un commentaire. Ces textes sont comme un écho répercuté à de multiples reprises avec la tonalité particulière à chaque mémoire autobiographique et la coloration propre à chaque voix de l'instance narrative.

Dans cette histoire en trois actes, Jacques Ferron est le seul personnage québécois francophone qui, de plus, ne parlait pas l'anglais, ou du moins faisait profession de ne pouvoir s'exprimer convenablement dans cette langue²⁸. Les géôliers, dont il fait partie, sont anglo-canadiens (d'origines anglo-saxonnes diverses), les prisonniers sont allemands, la prison dans laquelle ils se trouvent se situe, cependant, au Québec. Toutefois,

26. Institution hospitalière pour les enfants présentant des problèmes ou des retards de développement intellectuel. Cette institution est située au nord-est de Montréal et se nomme maintenant le Centre hospitalier de Rivière-des-Prairies.

27. Situé à l'est de Montréal, ce centre hospitalier pour patients adultes présentant des troubles psychiatriques s'est d'abord nommé Gamelin (d'où le titre *Le pas de Gamelin*), ensuite Saint-Jean-de-Dieu et, enfin, Centre hospitalier Louis-Hyppolite-Lafontaine (nouvelle dénomination qui fait dire à Jacques Ferron que l'on a donné à cette institution «le nom d'un tunnel»), Jacques Ferron, *Les lettres aux journaux*, op. cit., p. 450.

28. Voir, par exemple, l'entretien qui termine le livre de Ginette Michaud (réd.), avec la collaboration de Patrick Poirier, *L'autre Ferron*, op. cit., p. 420.

l'Institut Feller, qui lui sert de cadre, a été fondé par des suisses francophones, dont la francophonie ne s'avère guère être de grand réconfort pour l'auteur: «Il est à Grande-Ligne où l'Institut Feller, un collège rare fondé dès 1836 par ce qu'il y a de pire au monde, les séides de Calvin venus de la Suisse française.» (*M*, 280) Cet isolement, linguistique surtout, confère à l'auteur-narrateur et à ses nombreux doubles, une position très particulière dans un récit marqué d'emblée au sceau de l'altérité identitaire.

Dans ce contexte, il est important d'examiner attentivement la façon dont Ferron représente les militaires Allemands, dans leur ensemble, comme groupe de prisonniers, avant d'aborder la question spécifique de son rapport à la fugue du lieutenant Lutiken.

Dans les trois récits dont il est ici question, la Seconde guerre mondiale n'est évoquée que dans les limites du camp de prisonniers de Grande-Ligne et des relations que l'auteur y a liées avec des individus. Ces textes ne font, à aucun moment, référence à l'impérialisme agressif et brutal du national-socialisme allemand, ni à l'Holocauste, ni à la profonde dévastation matérielle et humaine que cette guerre a eu pour conséquence en Europe et ailleurs dans le monde.

Cette nécessaire mise en contexte étant faite, le médecin Ferron témoigne d'une haute estime et de rapports cordiaux avec les prisonniers du camp de Grande-Ligne. Il les décrira collectivement en disant d'eux qu'ils étaient «des Allemands amicaux, militaires désarmés, prisonniers, par ailleurs distingués, tous gradés, lieutenant en montant, trois colonels et un général... D'une part, ils sont plus de quatre cents, d'autre part, nous sommes une soixantaine» (*M*, 280-281). De leurs travaux de ferme, il dira que «[c]ette terre, des Allemands en battle dress, doués pour l'agriculture, la cultivaient avec une sorte d'amour, et la terre aimée, vous devez le savoir, se fait belle et généreuse» (*TH*, 298).

Parmi les individus mis en évidence, il y a tout d'abord Stangle, un homme sérieux qui a mis au point une méthode de sténographie personnelle dans laquelle il a noté tous les faits significatifs qui se sont passés au camp de Grande-Ligne durant son incarcération. Il confiera le produit de cette prose cryptique, trois gros in-quarto, au docteur Ferron, qui se trouvera bien embarrassé de ce legs temporaire qui ne lui sera d'ailleurs jamais réclamé par la suite²⁹. Il y a aussi deux autres individus dont les noms ne sont pas mentionnés de façon explicite: «un petit seigneur, au demeurant bon garçon, affable et d'une simplicité agréable, qui a un chalet de chasse dans la Forêt noire» (*M*, 282) et «un avocat débauché de son

29. Ces volumes de sténographie idiosyncrasique sont d'ailleurs les «trois grimoires» faisant partie du titre du troisième texte; «la berline» étant la voiture du Gros Jack dans laquelle «Loutiquenne» et «Teurp» prendront la clé des champs.

goût par ses clients, pris par les va-et-vient de la guerre, toujours insatisfaite et marcheuse... » (M, 282), qui avait un penchant pour l'art pictural et qui fit poser le docteur Ferron quotidiennement pendant un mois afin de faire son portrait³⁰.

Il y a enfin le lieutenant Lutiken, homme pour qui Jacques Ferron semble avoir le plus d'admiration entre les prisonniers allemands. Les principaux attributs attachés à ce personnage dans la trilogie du récit de la fugue à Montréal apparaissent à travers plusieurs qualificatifs qui lui sont accordés dans le texte : « l'indispensable lieutenant Lutiken » (M, 282) ; « Le lieutenant Lutiken est déjà là, frétillant, poli, maniéré comme tout le XVIII^e siècle ramassé dans une journée » (M, 283) ; « Ce matin, il neige ; mon ami le lieutenant Lutiken partira pour Montréal » (M, 284) ; « le fringant et très mondain Lutiken » (TH, 298) ; « Loutiquenne, expert en mondanités canadiennes » (BG, 309).

Le lieutenant Lutiken fait partie intégrante de la continuité référentielle de ces trois textes. Son nom, dans sa forme germanique, non modifiée, apparaît cinq fois dans « Maski », et huit fois dans « Turcot, fils d'Homère ». Ce n'est cependant que dans « La berline et les trois grimoires » qu'apparaît la forme francisée « Loutiquenne » et où se trouve la totalité des six occurrences du terme. Cette transformation est d'ailleurs explicitement signalée par l'auteur, transformation qui entraîne également dans son sillage celle du nom du chauffeur : le major Thurp devient « Teurp », et la « station waguine » du gros Jack devient une « berline³¹ ».

Dès le premier coup d'œil, malgré la neige, *Thurp, dorénavant Teurp, et Lutiken, dorénavant Loutiquenne*, ont deviné qu'en dépit de la différence d'âge ils étaient de même goût, même pointure, et qu'ils allaient dorénavant s'adonner et se complaire. Sans la moindre hésitation, ils montent dans la longue station waguine noire du gros Jack, ex-chef de police de Moose Jaw, ex-commandant suprême des Old Vets et des Allemands à Grande-Ligne, et cette voiture, dorénavant une berline, se met à rouler sans bruit et disparaît dans le premier tourbillon de neige, en destination de Montréal qu'elle n'atteindra peut-être jamais, du moins on le suppose, car, un mois plus tard, quand *Salvarsan quittera* Grande-Ligne à son tour, elle n'y était pas revenue. (BG, 306-307)

Comment une telle fugue s'est-elle avérée possible dans un camp militaire si bien organisé et encadré par les militaires canadiens ? Jacques Ferron apporte une surprenante réponse à cette question. De manière indirecte, d'abord :

Un petit polype au nez dont vous ne pouviez pas prévoir les conséquences : Loutiquenne et Teurp se sont perdus dans la tempête entre Saint-Blaise et

30. Ce portrait est d'ailleurs reproduit à la première page intérieure du livre de Jean Marcel (Jean-Marcel Paquette), *Ferron Malgré lui*, Montréal, Les Éditions Parti pris, coll. « Frères chasseurs », 1978.

31. Le soulignement de certains passages est le produit de notre intervention.

Montréal comme si c'était possible! Ils n'étaient pas au rendez-vous au Queen Mary's. Vingt-quatre heures plus tard, ils ne sont pas encore arrivés. Inconcevable, et le commandant, furieux d'être ridicule, ne sait pas, non pas du tout, comment faire rapport à l'instance supérieure de l'autorité, aux Red Caps du district militaire n° six. Alors il est allé demander des explications au général allemand et à ses trois colonels qui seront tout aussi surpris que lui de la nouvelle, mais qui, au lieu de se fâcher, avaleront leur salive pour garder contenance et ne pas rigoler. Pourquoi cette démarche inutile? Moi, je me serais adressé à vous tout simplement, mon cher. Car enfin, ce polype... (BG, 309)

Le paragraphe suivant apporte, lui, une réponse beaucoup plus directe :

Ah! oui, le fameux polype, un simple prétexte manigancé entre Maski et le confrère allemand³² pour que Loutiquenne, expert en mondanités canadiennes, qui, après quatre ans de captivité, ne connaissait que la vallée en bas de Grande-Ligne, le ciel et les nuages au dessus de Saint-Blaise, pût enfin voir Montréal avant d'être renvoyé en Allemagne. (BG, 309)

Dans ce récit en trois parties, la francisation du nom du lieutenant Lutiken et de ceux qu'il entraîne dans son sillage, commence au moment où la berline se met en route pour entreprendre le voyage illicite du lieutenant, fruit du complot du médecin Ferron et de son collègue allemand. Nous croyons que ce moment où la transformation onomastique prend corps dans le texte est crucial en regard de sa valeur. La tempête de neige elle-même enveloppe et isole les voyageurs. Elle les sépare du reste du monde et les intègre dans une diégèse à part, flottant comme une bulle à la dérive au-dessus du reste du récit, univers où tout est enfin possible. Nous croyons que les transformations onomastiques feraient partie de ce mouvement de bascule du récit dans un univers de discours alternatif. Ginette Michaud et Patrick Poirier partagent ce point de vue et voient également la tempête de neige comme un élément déclencheur déterminant pour ces transformations. De façon analogue, la tempête de neige déclenche le récit du docteur Legris qui raconte à ses compagnons d'infortune comment il en vint à se surnommer le docteur Adacanabran³³.

Ce que vient ajouter de façon spécifique le phénomène d'appropriation lexical ici considéré, c'est une marque langagière explicite signalant, en plus de participer au retournement du récit, l'adhésion du narrateur à ce projet illicite auquel il a lui-même participé.

Le nom «Loutiquenne» ne renvoie pas à la langue allemande. Il désigne directement le référent et constitue un mouvement qui va dans le

32. Il s'agit ici du médecin allemand, avec qui Jacques Ferron travaillait lors de ses visites aux prisonniers, et qui est brièvement évoqué dans «Maski», p. 283.

33. Récit intitulé «Adacanabran» se trouvant en annexe à Jacques Ferron, *La conférence inachevée. Le pas de Gamelin*, op. cit., p. 199-218. Cette hypothèse est posée par les auteurs dans Ginette Michaud, avec la collaboration de Patrick Poirier, *L'autre Ferron*, op. cit., p. 311.

seul sens de l'appropriation. Il exprime une axiologie totalement positive. Il est le symbole d'une complicité secrète, intime et consentie avec l'itinéraire de son «ami» qui diffère de celui de la version officielle et que seuls quelques initiés connaissent. Le nom «Teurp» est lié au même processus d'adhésion qu'il exprime cependant à un degré un peu moindre, en raison de l'origine anglo-saxonne du nom qui entraîne la médiatisation de la langue anglaise. Enfin, la transformation de la «waguine» en «berline» n'est pas issue du processus de francisation examiné dans cette étude.

Les voleurs d'âme : Philippe et Edmée Koechlin

Le fil conducteur entre le récit dont nous parlerons maintenant et les précédents est la mémoire, mais il s'agit bien du seul. Une mémoire qui nous ramène en 1970, l'année que Jacques Ferron a passée à l'hôpital psychiatrique Saint-Jean-de-Dieu où il était responsable de plusieurs salles comme médecin généraliste.

Après l'arrivée de l'équipe de jour, mettant fin à mes écritures, j'entreprendis la tournée de mes salles, réparties en deux groupes, le premier aux confins du pavillon Sainte-Marie, Sainte-Rita, Sainte-Agathe et Lourdes, extra-muros, et le second à l'étage, dans le corps du bâtiment, soit Fatima, Sainte-Rosalie, Sainte-Catherine et Sainte-Marie. Cela représentait une assez longue marche³⁴.

L'histoire dont il est ici question est celle de Céline et de sa rencontre avec deux psychiatres français, Philippe et Edmée Koechlin. Cette histoire est racontée en détail dans un texte intitulé «La sorgne³⁵», publié en appendice à la correspondance avec Julien Bigras et dans «Le pas de Gamelin³⁶».

34. Jacques Ferron, «Le pas de Gamelin», *La conférence inachevée*, op. cit., p. 37. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle PG, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

35. Terme d'argot français signifiant «la nuit, l'obscurité ou la brunante», qui vient de l'ancien provençal «sorn», et qui a connu une forme intermédiaire «sorgne», mais dont la forme la plus usuelle dans son emploi contemporain est «sorgue». Pour le détail de l'évolution historique de ce terme, voir principalement Lazare Sainéan, *Les sources de l'argot ancien*, vol. 1, Genève, Slatkine, 1973, p. 450 et Gaston Esnault, *Dictionnaire historique des argots français*, Paris, Larousse, 1965, p. 582-583. Il est à noter que François Caradec donne pour ce terme l'unique sens de «soir» dans les deux éditions de son dictionnaire; François Caradec, *Dictionnaire du français argotique et populaire*, Paris, Larousse, 1977, p. 227 et *N'ayons pas peur des mots. Dictionnaire du français argotique et populaire*, Paris, Larousse, coll. «Le souffle des mots», 1988, p. 294. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle S, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

36. *Le désarroi. Correspondance entre Julien Bigras et Jacques Ferron*, Montréal, VLB éditeur, 1988, p. 121-132. Jacques Ferron, *La conférence inachevée. Le pas de Gamelin et autres récits*, op. cit., p. 62-63. L'histoire de Céline est également évoquée dans Jacques Ferron, «Sans folie, point de sagesse», *L'Information médicale et paramédicale*, vol. XXX, n° 6, 7 février 1978, p. 28 et dans Jacques Ferron et Pierre L'Hérault, *Par la porte d'en arrière. Entretiens*, Montréal, Lanctôt éditeur, 1997, p. 294-298. De leur côté, les

Temps de vérité et temps de silence

Jusqu'à l'âge de 14 ans, Céline a vécu une vie normale au sein d'une famille d'agriculteurs à Sainte-Ursule de Maskinongé. Le matin, elle faisait le train avec son père ; lui, soignant ses chevaux, elle, trayant les vaches. Son travail terminé, le père venait se placer dans l'embrasure de la porte de l'étable où Céline trayait les vaches et regardait le soleil monter à l'horizon. Pour Céline, c'était un moment d'intense complicité.

En ce temps de vérité, quand ton père vivait encore, l'aube de septembre faisait le point du jour à l'orient de Sainte-Ursule, soulevant un pan de la nuit d'où montaient déjà la gloire de Dieu et l'équipage du matin. Le chien avait ramené les vaches dans la cour, tu sortais de la maison pour aller quérir dans la laiterie ton p'tit banc et ta chaudière. Ton père dans l'écurie faisait le train de ses chevaux tandis que ceux de l'aurore s'en venaient au grand galop, tirant le gros soleil pansu, radieux d'avoir un tel attelage. Il y a de ça vingt-huit années. (S, 121-122)

Le soir, dans le coin de la salle à manger où il y avait un miroir, elle peignait sa longue chevelure, et son père l'admirait discrètement. Ensuite, il la berçait comme une petite fille.

Céline réussissait bien à l'école et avait le souci d'elle-même des jeunes filles en fleur. Cependant, le métier de la terre était âpre à cette époque et usait prématurément ceux qui en faisaient leur gagne-pain. Le père de Céline mourût subitement et laissa la famille dans la gêne. Il fallu vendre la terre et se replier vers le village.

Dépourvue de moyens suffisants pour pourvoir à son éducation, la mère mit sa fille au pensionnat dans l'espoir qu'elle épouse la vocation religieuse. Mais Céline n'avait pas le cœur à la piété et à la communion avec l'Éternel. Elle n'avait de fidélité qu'à la mémoire de son père disparu. La mère finit donc par penser à l'internement, solution facile et expéditive à l'époque. Il y eut d'abord un premier internement puis un retour à la maison.

Céline dit alors à sa mère que si elle la faisait enfermer à nouveau, elle ne parlerait plus jamais. Et elle tint parole, pendant 28 ans.

C'est toi qui as dit que le jour serait noir et tu ne t'es pas encore déditée : pendant vingt-huit années, il l'a été. Et c'est toi qui le gardes noir envers et contre tous, de ton cabanon, dans l'abjection des suppliciés, toi qui, pour tenir bon, te vaillantes de ton petit bonheur affreusement bon que des vaches inamovibles ont vu définitivement au milieu de tes naissantes clartés : c'est toi qui l'as gardé noir aussi longtemps, envers et contre toi, si fragile, la pire de tous et la meilleure. (S, 122-123)

Toute sa fureur concentrée derrière une barrière de mutisme absolu, elle a gardé silence pendant tout ce temps et refusé toute forme de com-

Koechlin sont également mentionnés par Ferron, «Le dépotoir», *Les lettres aux journaux*, op. cit., p. 450-451, et dans «L'artefact littéraire dans "Maski fils de Maski"», article paru dans le journal *Le Devoir*, 26 octobre 1974, p. 15.

munication avec autrui. «Elle crache, elle mord et elle frappe», disait-on d'elle à Saint-Jean-de-Dieu. Un nombre impressionnant d'électrochocs, une médication maximale, l'édentation complète et l'enfermement au cabanon ne sont jamais venus à bout de cette colère qui était la fibre même de la chape de silence dont elle s'était drapée.

Puis en 1970 est arrivé à Saint-Jean-de-Dieu le couple de psychiatres français, Philippe et Edmée Koechlin, en visite pour une année. Céline devint leur cas.

En 1970, au milieu de la Crise d'octobre, il y a vingt-huit ans qu'elle est inter-
née, que jour noir après jour noir, elle a tenu parole. Mutique depuis vingt-
huit ans, notent Philippe et Edmée de Quéclin dans leur observation du cas.

—Voilà la terrible nouveauté, pauvre fillette: tu es devenue un cas, le grand
cas de la salle Sainte-Hélène, et cas tu te dédiras. (S, 125-126)

À partir de ce moment, ils l'entourèrent de soins attentifs, la visitant presque quotidiennement, l'aidant à se laver et à s'habiller, l'emmenant même faire des promenades en voiture et lui tenant un discours très affectueux et compréhensif:

Quand tu te peignais, le soir, ton père te trouvait belle, tu le savais, mais il ne t'en disait rien. Maintenant, lorsque tu le fais, tu entends quelqu'un te dire: «Oui, tu es belle, ma petite Céline.» C'est Philippe de Quéclin ton nouveau père: «Moi aussi, je t'aime, je sais bien que ton papa est mort... mais moi aussi je t'aime.» Pas du tout. Edmée, elle, te lave et t'habille. Tu te laisses faire. Elle dit: «Tu pourrais m'aider à enfiler ta manche.» Et tu l'aides. Elle dit encore: «Tu n'es pas méchante, Céline. Nous, non plus, nous ne sommes pas méchants.» Des mots conjuratoires, des mots qui n'ont guère de sens. (S, 131)

Lentement, ils percent ce mur de silence que Céline avait dressé entre elle et le reste du monde. Ils notent les progrès effectués auprès de la patiente:

Et ils notaient soigneusement leurs progrès: «Ses refus de parler écrivent-ils dans leur vilain petit livre³⁷, étaient fréquemment marqués par des mimiques expressives attestant que maintenant elle acceptait que l'on comprenne que son silence pouvait être une farce!» Une farce de vingt-huit ans, peut-on réduire à si peu ta grandeur muette? (S, 131)

Et puis un jour, Céline a parlé. Il s'agit là d'un événement dont il est préférable de laisser le soin de la narration à Jacques Ferron:

Et puis un jour, comme déjà on a mordu à une pomme, tu as parlé, ô belle prouesse pour le psycho-pape et la psycho-papesse qui sont repartis avec elle glorieusement, Cuirasse d'Or et Cotte d'Argent! Mais pour toi qui n'avais que ça, rien que ça, presque rien, ton âme quand même, quelle perte! Quelle ruine! Emmurée à quinze ans dans ton silence, de ta bouche édentée

37. Suite à leur séjour à Montréal, ces deux psychiatres ont écrit un livre: Edmée et Philippe Koechlin, *Corridor de sécurité: une année à Saint-Jean-de-Dieu*, Montréal, Éditions de l'étincelle, 1974.

et farouche broyant toute parole pendant vingt-huit années, que pouvais-tu dire qui fût digne de toi? Rien que des mots niais, balbutiés, d'une prodigieuse discordance. Tu dis, ô gloire de la raison française: «Mon père est un médecin. On ne peut jamais parler au docteur parce qu'il a trop d'enfants.» [...] Au moins pouvais-tu l'entendre. Que signifiait cela? Mon Dieu? Que tu t'étais fait avoir. Et tu as compris ce que parler voulait dire pour toi. (S, 131-132)

Vint enfin le moment du départ du couple de psychiatres français en l'honneur desquels une petite fête avait été organisée à Saint-Jean-de-Dieu. Céline refusa d'assister à cette fête. Elle était restée dans sa chambre et ils allèrent la trouver. Ils ne purent l'approcher que très difficilement, et encore pour se faire parler en ces termes:

De ses pauvres mots, il y en a deux de justes. Le premier quand elle a traité l'imposteur de «maudite face de serpent». Et le second ainsi rapporté: «Rapidement elle se calma et nous pûmes entrer dans sa chambre. Nous lui avons expliqué que nous l'aimions comme l'une de nos filles et que l'amour qu'on donne à ses enfants n'est pas dangereux. Cela déclencha une crise de larmes et Céline accepta notre proximité non sans parfois nous insulter et nous traiter notamment de «voleurs d'âme». (S, 132)

Enfin, le relevé des propriétés rattachées à ces deux individus est ici superflu, compte tenu de leur caractère très explicite dans les nombreuses citations précédentes. Nous nous limiterons ici à un seul relevé des noms attribués aux deux protagonistes dans les deux textes de Ferron ici en cause.

Figure 2 Philippe et Edmée Koechlin³⁸

Philippe	Edmée	(Koechlin)
Par le narrateur:		
		les (de) Quéclin ³⁹
Tintin	Tintine (S, 129)	
Psycho-pape	Psycho-papesse (S, 130)	
Cuirasse d'Or	Cotte d'Argent (S, 127)	
		«apôtres de la douceur» (PG, 62)
		«champions libérateurs» (PG, 62)
		maquignons (S, 130)
Par Céline:		
(assumés par le narrateur)		
	«maudite face de serpent» (S, 132)	«voleurs d'âme» (S, 132)

Autant le cas de figure du récit précédent exprimait l'adhésion et une axiologie positive, autant celui-ci exprime une mise à distance, totale, absolue et sans appel. Jacques Ferron fait preuve avec le couple Koechlin

38. Le folio des différents termes présentés dans cette figure sera accompagné de S si le terme se trouve dans «La sorgne» et de PG s'il se trouve dans «Le pas de Gamelin».

39. Toutes les occurrences de «(de) Quéclin» se trouvent dans le texte «La sorgne».

d'une sévérité de jugement qui n'a guère d'équivalent dans l'ensemble de son œuvre publiée, même pour les personnes envers lesquelles il se montre très critique, comme par exemple Pierre Elliott Trudeau, Marshall McLuhan ou Denis Szabo⁴⁰. Cette quasi démesure de la part de l'auteur laisse d'ailleurs des traces tangibles dans le texte, et la dénomination des Koechlin présente deux singularités absolument uniques parmi l'ensemble du corpus de noms propres francisés dans son œuvre.

Tout d'abord, Koechlin est le seul nom propre de personnes que nous avons relevé dont les référents soient nommés de plusieurs façons différentes dans les textes. Dans «La sorgne», il n'y a pas que les «(de) Quéclin» pour désigner ces individus, il y a aussi : Tintin et Tintine, psycho-pape et psycho-papesse, Cuirasse d'Or et Cotte d'Argent. Ces dénominations ne sont pas des transformations de leur nom, ce sont des formules ouvertement péjoratives, des sobriquets ironiques, on pourrait même dire des surnoms méprisants. Il y a donc ici un décrochage onomastique, un débordement au plan de l'expressivité qui dépasse de loin la simple appropriation lexicale.

Deuxièmement, le terme clé de cette série dénomminative «(de) Quéclin» n'est pas non plus une véritable francisation de leur nom de famille. Nous dirions que c'est une francisation qui s'est arrêtée en chemin et qui a bifurqué vers le plan de la pure expressivité. En effet, la forme francisée attendue de ce nom aurait été quelque chose comme «Cochelin» où «Coquelin» selon la prononciation du terme d'origine germanique⁴¹. Celle qui est attestée «(de) Quéclin» — à laquelle la particule donne d'emblée une coloration ironique —, est un produit de l'axe ludique ou poétique du processus qui a été précédemment évoqué, et pour un locuteur francophone québécois ne peut manquer d'évoquer les termes «ti-clin⁴²» ou «crétin», «cooccurrents» peu enviables, s'il s'en trouve.

Mentionnons enfin que dans le texte «La sorgne», qui est de loin le plus étendu concernant l'histoire de Céline, les individus ici en cause ne

40. Pierre Elliott Trudeau fréquenta le Collège Jean-de-Brébeuf durant les mêmes années que Jacques Ferron. Sur Trudeau, voir entre autres *Les escarmouches. La longue passe*, «Da Nobis», vol. 1, p. 162-165. Ferron était profondément en désaccord avec le point de vue de McLuhan sur les mass médias (voir «Ce cher Marshall McLuhan», *Du fond de mon arrière-cuisine*, Montréal, Les Éditions du Jour, 1973, p. 111-115). Enfin, Denis Szabo, professeur au Département de criminologie de l'Université de Montréal, préconisait des méthodes d'intervention auprès des criminels que Jacques Ferron trouvaient très suspects (voir, entre autres, «Le saboton, exact, précis», *Escarmouches. La longue passe*, vol. 1, Montréal, Leméac, 1995, p. 189-192).

41. Ces noms existent d'ailleurs, bien qu'ils soient plus fréquents en Europe qu'en Amérique du Nord, et semblent bien s'avérer une francisation du nom germanique Koechlin (d'origine allemande ou alsacienne).

42. Rappelons que le terme «ti-clin» est employé en français québécois populaire comme disqualificatif générique, et sert à désigner, de façon globale, un individu, le plus souvent de sexe masculin, jugé de peu d'envergure et de crédibilité.

sont pas mentionnés une seule fois par leur véritable nom, précision qui est apportée par l'éditeur dans une note infra-paginale. (S, 121) Ce fait constitue une singularité de plus par rapport aux autres noms propres francisés de personnes dans le corpus ferronien. Comme si la demi-francisation de carnaval servant à les désigner était leur véritable nom.

En guise de conclusion

Les deux histoires dont nous venons de terminer la présentation et l'analyse ne font pas que mettre respectivement en jeu les occurrences de «Loutiquenne» et des «de Quéclin». Elles présentent également plusieurs similitudes, certaines n'étant d'ailleurs pas étrangères à notre propos, et venant apporter un certain éclairage à nos hypothèses.

Tout d'abord, l'ensemble des occurrences est contenu dans un seul et même texte pour chacun des deux vocables ; «La berline et les trois grimoires» pour le vocable «Loutiquenne» et «La sorgne» pour le vocable «de Quéclin». Nous sommes d'avis que cette distribution très concentrée des occurrences leur confère un certain caractère d'intensité qui vient appuyer notre hypothèse concernant la fonction essentiellement axiologique de ces occurrences de vocables francisés d'origines autres qu'anglo-saxonne.

Ensuite, comme nous l'avons déjà mentionné, dans les deux cas il s'agit de textes à caractère autobiographique ; dans un cas, le récit d'un fait particulier ayant marqué le passage du médecin Ferron au camp de Grande-Ligne, dans l'autre, un épisode de son séjour à Saint-Jean-de-Dieu, mais qui est en fait l'histoire d'une patiente : Céline.

Ces deux tranches de mémoire ferronienne, écrites dans des contextes et à des époques assez différents, semblent beaucoup plus apparentées que ne peut le laisser soupçonner une simple lecture de surface ; elles sont en fait la contrepartie l'une de l'autre, elles s'interpellent et se répondent mutuellement même au travers la distance qui les sépare dans l'œuvre de l'auteur.

Ce sont, d'abord et avant tout, deux histoires d'isolement, de solitude et d'enfermement. Ce sont ensuite les deux versants opposés des conséquences que peut avoir pour l'individu le rapport à l'autre.

Par ses fonctions, le médecin Ferron, lieutenant dans l'Armée canadienne, se trouve à être «enfermé» au camp de Grande-Ligne. Il fait cependant partie des geôliers et non des prisonniers. Cet enfermement est aussi une cause d'isolement en raison du fait qu'il ne parle pas l'anglais. Étant le seul francophone de cette geôle, ses possibilités de communiquer avec «l'autre» s'en trouvent d'autant restreintes. Maski se moque d'ailleurs ouvertement des prétentions de l'auteur à vouloir apprendre l'anglais.

Sachant l'anglais, dans le mess, il le parlerait trop alors qu'on lui sait gré d'être discret, presque muet, qu'on ne lui demande rien d'autre que d'être

capable d'annoncer son jeu au bridge, quand on le joue, partenaire du gros Jack. Dans l'enclos, différent des geôliers, c'est par le français de son NOUS⁴³ coercitif, de son pays d'arnaque et de gamick, qu'il se propose conciliant et neutre, qu'il perce et parvient à quelque amitié. (M, 284)

Pendant, il vit cette réclusion physique et interactionnelle avec une relative sérénité. Il n'est pas mécontent d'en être pratiquement réduit au silence. Il se repose ainsi des intrusions incessantes de sa collectivité tapageuse, et peut manifestement arriver à nouer des liens, à sa manière et à sa convenance, avec d'autres individus autrement que sur la base du langage. Et le lieutenant Lutiken s'inscrit, dans ce contexte, comme celui avec qui il a réussi à établir le meilleur contact au-delà de tous les obstacles pratiques qui encombraient l'étroit chemin de leur rencontre. C'est sans doute l'intensité et la profondeur de cette amitié improbable que vient souligner l'expression d'adhésion complète véhiculée par le terme «Loutiquenne». Pour Ferron, cette altérité constitue donc une planche de salut.

L'histoire de Céline représente le versant noir de la précédente. Son enfermement dans une institution psychiatrique la place non pas du côté du corps médical ou du personnel, mais bien du côté des patients. Son isolement langagier est volontaire et il n'est pas que circonstanciel comme celui du médecin Ferron. C'est le mutisme : un mutisme absolu, violent et désemparé auquel elle s'est accrochée pendant vingt-huit longues années, expression suprême de sa colère jusqu'à ce qu'il devienne son identité même. Dans l'isolement de Céline, il n'y a pas de relativité ni de marge de manœuvre. Ce silence est devenu une deuxième peau, jusqu'à la pénétrer et devenir sa propre chair. Et sont arrivés les Koechlin, qui, au terme de longs et patients efforts, ont réussi à la faire parler, et à qui elle a dit qu'ils étaient «des voleurs d'âme». Dans le cas de Céline, l'altérité fut sa perte, la perte de son âme. Et l'axiologie totalement négative véhiculée par le vocable «de Quéclin» est exprimée par personne interposée. C'est Jacques Ferron qui a écrit «La sorgne» et qui en a choisi la mise en forme langagière, et non Céline, parce qu'on ne peut raconter une véritable expérience de dépossession, on ne peut qu'en témoigner.

C'est en ce sens que les vocables «Loutiquenne» et «de Quéclin» ne sont pas des formes francisées comme les autres — peu importe ici que le second ne soit pas une véritable forme francisée. Ils ne mettent pas à l'avant-scène le contentieux global d'un peuple, mais concernent strictement l'individu et représentent des façons détournées de dire sur un mode affectif les connivences et les dissidences dans le rapport au vécu.

43. Jacques Ferron expose en détail ses positions concernant l'identité individuelle et collective dans «La descente de la croix. Selon monsieur Camus, auteur de *L'étranger*» et «La soupière. Suite à la descente de la croix», qui sont deux chapitres qu'on trouve dans *Du fond de mon arrière-cuisine*, *op. cit.*, p. 131-199.